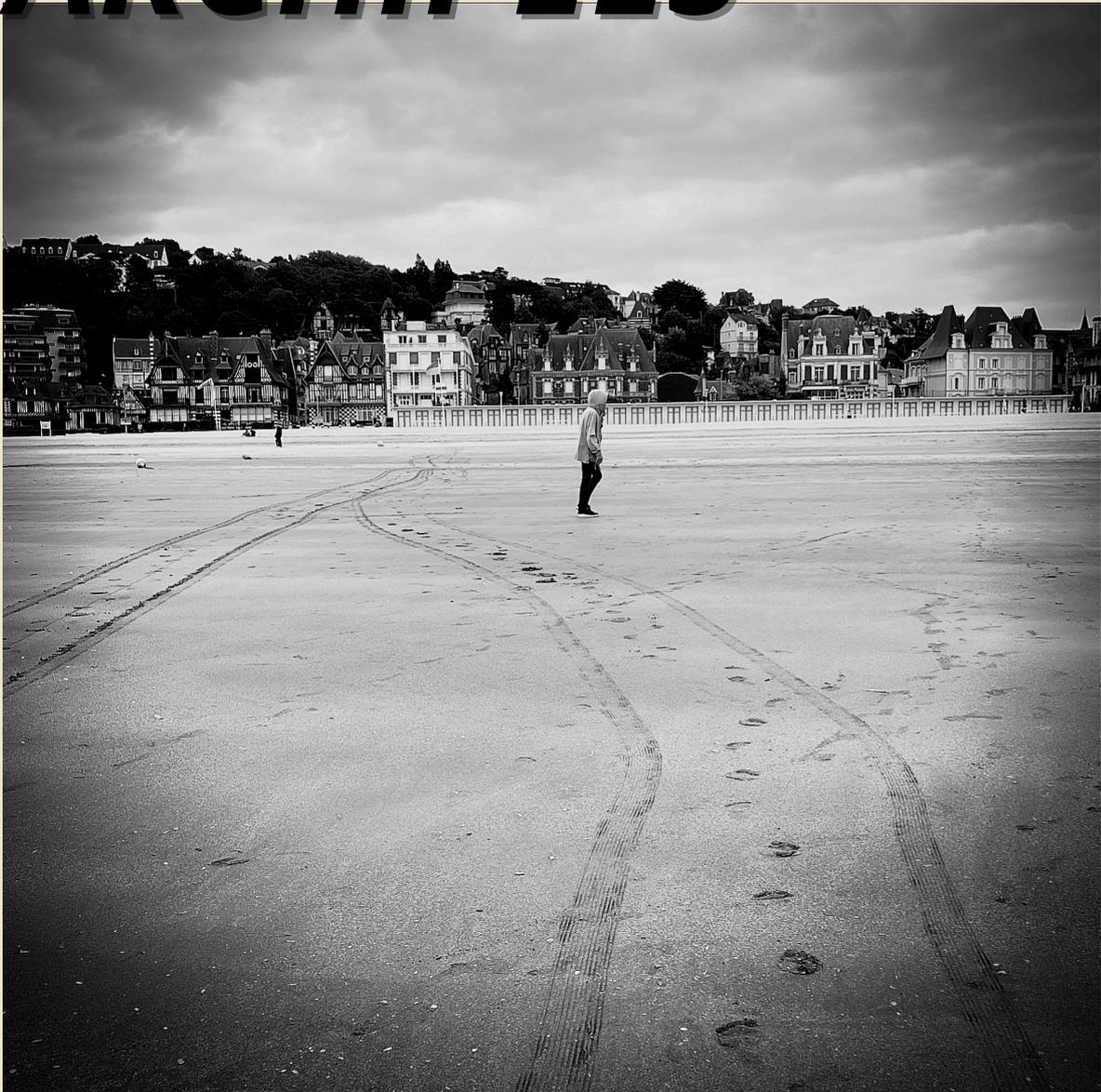


ARCHIPELS



Sur une proposition d'écriture d'Arlette
Mondon-Neysensas à partir du livre d'Hélène Gaudy

L'INVENTOIRE & ALEPH-ÉCRITURE

AVANT-PROPOS

Imaginer un lieu en lien avec un personnage réel ou fictif, telle est la proposition d'écriture que j'ai tirée d'Archipels, le récit d'Hélène Gaudy. Nous avons choisi exceptionnellement une quinzaine des textes parmi ceux envoyés, en raison de leur fort pouvoir d'évocation, de leur qualité, et de la variété des sujets abordés.

Chaque pastille de vie parfaitement sériée en 1500 signes.

Des textes qui évoquent les traces laissées par un être cher. Ces objets souvent anodins : louches, outils, livres, photos, autant d'objets glanés au milieu de garages, ateliers, bureaux, cuisines, nous font découvrir la géographie intime de celui ou celle à qui ils ont appartenu. Le fil d'un destin singulier se déroule sous nos yeux et raconte une histoire aussi unique qu'universelle. A travers ces textes c'est la mémoire des objets qui est ici interrogée, mémoire qui fait écho en chacun de nous.

Merci de nous avoir fait partager ces souvenirs préservés à jamais de l'oubli.

Arlette Mondon-Neysensas

Formatrice-animatrice d'ateliers d'écriture

POUSSIÈRES

MONIQUE BERTAUT

Je trébuche sur quelque chose de dur dans l'écurie abandonnée aux vents, aux bottes, brosses, rênes, étriers rouillés. Je crie en mettant les mains devant moi pour me protéger de la chute. Étourdie dans la paille, je sens sous mes doigts un morceau de carton. Je tends le bras vers l'interrupteur. A la lumière je vois un polaroïd recouvert de touffes de poussière. Au premier abord on dirait l'image d'un immense terrain vague vu du ciel. Je gratte le centre avec mon ongle. Sous la crasse le cliché est intact. Une main fine se révèle, tendue. Elle porte un anneau. J'élargis le cercle jusqu'aux bords et c'est mon père qui apparaît jeune, droit, en col roulé. Il sourit devant un verre, un cigare entre les doigts. Il tourne la tête vers la gauche, comme s'il regardait quelqu'un. La main, elle, n'a pas de visage. L'autre moitié de la photo manque.

Je scrute de nouveau le cliché. Pris au flash de trop près mon père a les yeux rouge vif, une couleur artificielle telle l'unique sucette qu'il m'offrit autrefois arpentant les champs de course. Un goût de trop peu et un sanglot me remontent à la bouche. Deux voyous m'avaient arraché la sucette des mains me laissant paniquée, sans défense, pendant que mon père rivé sur le galop des chevaux agitait son pari gagnant.

Fragilisée, rancuneuse, en chasse d'un désordre caché, je m'accroupis sur le sol froid et sale à la recherche de la seconde partie de la photo. Mais un courant d'air élève un nuage de poussière et je ne vois plus rien.

17 RUE DÉZOBRY

ISABELLE MONFORTE

Il fallait grimper les quatre étages de l'escalier en chêne raboté par les ans et si bien ciré qu'il en était glissant, pour arriver au sommet, essoufflés, et faire retentir la sonnette. Immédiatement, car on était attendu, on entendait le parquet craquer sous ses pas, puis le bruit sec du verrou de sûreté, le cliquetis de la clé dans la serrure et, enfin, le claquement du loquet qui délivrait l'ouverture de la lourde porte en bois. Les dernières années, elle l'avait doublée d'un rideau épais pour empêcher l'entrée d'un air froid qui serait parvenu jusque-là. Le rideau poussé, on pouvait alors pénétrer dans l'appartement, son cocon fait de lourdes tentures de velours, de tapis épais et de meubles en merisier acajou qui occupaient les deux pièces. Ce pouvait être chaleureux ou étouffant selon l'humeur et les clameurs du dehors. Un refuge de bienveillance maladroite où prendre un bain brûlant aux senteurs de poudre fleurie et s'entendre dire, tu vas t'abîmer ta peau. J'espérais juste en changer, la dissoudre dans la baignoire à sabots et laisser fondre les douleurs. Elle s'y connaissait en douleurs. De celles qu'on esquive et qu'on enfouit au loin pour les effacer des mémoires, mais qui continuent à flotter autour de soi. Papillons noirs, impalpables, insaisissables, elles surgissaient parfois. Quand on s'approchait trop brusquement, elle sursautait et se recroquevillait. Quelques secondes, le temps de se reprendre.

PENTHOUSE

INENKOV

Une paire de baskets sur le marbre blanc de l'entrée, juste ce qu'il faut de négligé. Verre et acier dès l'ascenseur. Le penthouse, au dernier étage, est celui avec la terrasse. La porte, lourde et blindée, fait voiture de luxe. Il ne la ferme pas à clé, c'est plus chic.

Lampe design et spots. Chaises en résine moulée sur des hanches de femmes. Il loue à une fashion designer, pour ne pas « avoir à s'occuper de ça ». Peste contre le robot à expresso encastré qui fait des bruits de nettoyage automatique. Il a viré sa femme de ménage, « Elle me volait des t-shirts. » Maintenant il paye une société de nettoyage.

Il n'y a rien qui traîne. Si - il aime tout laisser en vrac quand il prépare un poisson sur sa table de cuisson au milieu de la cuisine américaine. Il balance vaisselle et détritrus dans les immenses éviers. « Laisse, la bonne s'en charge ».

Resté seul, autrefois j'aurais tout fouillé. Ici il n'y a rien. Pas un buffet, pas une vieille armoire et j'imagine les vêtements dans la chambre pliés au carré.

Un lapin nain se promène sans bruit et pisse sur les coussins du canapé design. J'avais d'abord pensé y faire une sieste mais l'odeur m'a calmé. Et ce parfum de tabac. Il allume une cigarette au réveil, à six heures. Le monde appartient aux lève-tôt. La machine à expresso déroule l'autonettoyage. Cafés courts et sans sucre. A l'époque moi aussi je fumais. Cette odeur de fumée, c'est ce qu'il y avait de plus humain dans ce penthouse.

LA CHAMBRE

VINCENT CAUMONT

Sa chambre avait été laissée en l'état, on n'avait pas osé y toucher. Je commençais chacune de mes visites en refermant la porte derrière moi. Je voulais retrouver sa présence, chose impossible si toute la maison avait pu s'engouffrer dans un grand courant d'air d'éclats de voix ou de vaisselle entrechoquée. Là, Jim Morrison me barrait la route, format A0, placardé, crucifié, le torse nu, les bras écartés.

Que pouvait-il bien lui dire ? Que pouvait-il raconter à un rocker en noir et blanc mort plus de dix ans avant même qu'il ne soit né ? Qu'importe, Jim c'était sa façon de se distinguer.

- T'écoutes quoi toi ?
- Jim Morrisson, les Doors, tu connais ?
- Le chanteur mort ?
- Ouais.

Ça en jetais au lycée. Le prof de français en avait parlé. Une digression à partir de Rimbaud. À la fin de ses concerts, il pissait sur scène, vous saviez ? Eh bien moi j'écoute ça. J'écoute pas Dido ou Lou Bega qui sont vivants, j'écoute Jim Morrisson qui est mort et qui pisse sur son public.

Pouvoir dire ça, ça le soulageait de tout le reste. Du bureau en bois, là, au centre, sur lequel il s'échinait à répéter ses exercices de calcul. Du lit trop petit depuis qu'il avait quatorze ans. Du vieux radio-réveil, à côté, qui le réveillait à 6 h 30 avec une violence de trompette militaire, sonnait la charge d'une journée qui l'attaquerait sabre au clair : la course après le bus, les moqueries des camarades, la condescendance des professeurs.

Oui, dans cette chambre, Jim avait sauvé l'adolescent que j'avais été.

EMBRASSES

MICHÈLE PEYRAT

Ils arrivent à Arles. Comme chaque année, ils viennent pour les rencontres de la photo. Dès leur arrivée, ils boivent un verre sur une terrasse, non loin de l'amphithéâtre. Leur terrasse ! Une tradition. Presque un rite. Cette fois, ils logeront dans un autre quartier de la ville. L'hôtel dans lequel ils ont leurs habitudes a fermé ses portes pour rénovation.

La nuit s'installe doucement. Ils découvrent leur chambre. La décoration est classique. Le lit large, jonché de jolis coussins brodés. De grosses tentures habillent les fenêtres et une paire d'embrasses en suédine les retient. Elle caresse leur tissu avant de fermer les tentures. Au moment de libérer le premier cordon, elle revoit les embrasses offertes par sa mère pour accompagner les tentures de sa première maison. Jugées démodées, elles ne serviront pas et s'égareront lors d'un déménagement après son divorce. Bouleversée, elle se remémore les gestes de couturière de sa mère, maniant ganses, guipures passementeries et passepoils. Pour la première fois, depuis la disparition de celle-ci, tout un vocabulaire précieux surgit du fond de sa mémoire.

Elle dépose les embrasses sur le rebord de la fenêtre, puis rejoint celui qu'elle aime aujourd'hui, pour une douce étreinte, dans cette ville qu'ils retrouvent chaque été.

LA PIE

J. AUGER

Au commencement, il n'y a rien. Le vide, le blanc, le blanc de la toile. Progressivement toutes les couleurs du blanc l'envahissent, et la pie apparaît sur son perchoir de fortune. Et un jour, la pie s'envole, car voyez-vous, la pie, c'est moi.

Au mitan du XXe siècle, je suis entrée dans le monde des migrations humaines dérégées : guerre de décolonisation, mutations, flexibilité professionnelle... toujours à la recherche d'un lieu, du lieu, celui de l'origine, du blanc. Et ce lieu, je l'ai trouvé : T2 50 m², 20 km à l'est de Paris. À vol d'oiseau.

C'est l' Appartement, mon dernier écrin, ou plutôt l'avant-dernier. Mais ne soyons pas pessimiste.

L' Appartement a des murs blancs, un sol et des meubles blanchis. L'argenterie de la mère voisine avec le service en porcelaine de la première femme du mari ! car c'est d'abord dans l'ombre des placards que les familles recomposées connaissent l'harmonie.

Dans la vitrine en face du lit : les vieux jouets de l'enfant qui n'a pas encore l'âge de les désirer, les cadeaux de la grand-mère, ceux de la belle-mère. Les vitres transparentes aux reflets irisés figent le temps en floutant les couleurs. Dans la bibliothèque, les livres des études, du travail, les siens, les miens, ceux qu'on ne lira pas, et dont la dédicace restera une énigme. Les grandes orgues de la bibliothèque ont fait taire les passions.

Me retrouvera-t-on un jour chue sur le sol blanc ? Mais ne soyons pas pessimiste... un envol est toujours possible.

ENFANCE

ANDRÉ CANTOR

Le jardin potager est en friche depuis que mon père est parti cultiver les nuages. Je pousse la porte du cabanon. Dans le petit réduit, les outils sont au garde-à-vous : la bêche, le râteau, la binette, la grelinette. L'échenilloir, aussi, qui lui permettait de couper les hauts branchages du cerisier pour que je déguste ses fruits juteux. Je n'oubliais jamais de garnir mes oreilles de « double cerise » pour me faire des bijoux charnus assortis à ma jupe de petite fille.

Sur l'étagère, mon regard glisse sur les ustensiles soigneusement classés selon leur usage. Une serfouette — ce nom m'avait fait si peur ! — , le cordeau pour tracer droit les sillons, le semoir pour aligner les graines et l'arrosoir qui était si lourd à porter quand mon père me demandait d'aller arroser les potirons. Il m'avait dit que si j'arrosais bien, il pourrait m'en faire un carrosse. Il savait semer de la poésie pour faire éclore mes rêves. J'ai fait de si grands voyages dans les allées de ce jardin !

La veste de mon père est là, pendue derrière la porte. Je l'endosse pour retrouver mes vacances d'enfance. L'odeur de la terre et des tomates est toujours présente sur le tissu épais. Je plonge la main dans la poche, j'en extrais son couteau. Un couteau pliant avec deux lames, l'une droite et l'autre courbe. Dans mon souvenir, ce couteau est associé aux arbres. Est-ce en raison des écorces qu'il taillait en coques de bateaux, des striures de son manche ou des rides de la main qui le maniait ?

BOURRASQUE

MALY LAGARDE-LARRIEU

C'est un rivage où le fleuve se jette dans la mer. Une digue l'enserme, le contient, avant de laisser ses eaux se répandre dans l'Océan.

Elle marche sur la digue, les yeux rivés sur le mouvement de la marée montante et celui, incessant, des oiseaux. En face, l'Espagne. L'été, on entend les cris des enfants sur les manèges. Parfois le vent apporte l'odeur lourde des churros. Mais en cette fin d'hiver, tout est paisible. Seul le parfum de l'iode envahit l'espace. Elle ferme les yeux, respire un grand coup, remonte son col. Arrivée au bout de la jetée, il ne lui reste plus qu'à enjamber quelques blocs de rochers et la voilà sur la plage de sable fin qui se déroule à l'infini. Ou presque.

L'horizon est chargé de nuages et d'écume alors qu'elle aperçoit un vieux cordage de coton mêlé à du varech. Elle le prend. Le renifle avec délice. Il sent le grand large, les randonnées à la voile, l'échappée vers ailleurs. Ce qu'elle aimait le plus c'était le gros temps. Quand il fallait s'arque-bouter pour tenir le bateau, son jeune corps léger en contre-poids des voiles. Sentir la houle malmener la coque, le visage giflé par la pluie, le goût du sel sur les lèvres... Et les retours en vent-arrière les soirs de marée haute... L'œil rêveur elle revisite l'album gravé au fond de son cœur.

Une brutale averse interrompt le court de ses pensées. À l'abri dans un bar, frissonnant devant un thé brûlant, elle regarde derrière la vitre le ciel se fendre en deux... Comment un jour a-t-elle pu aimer ça ?

LE CABINET MÉDICAL

EMMANUELLE PATTE

Le cabinet médical est une grande pièce nue.

Très peu de meuble.

Sol moquette, les enfants peuvent jouer par terre pendant qu'elle écoute les parents.

Dans un placard le matériel d'auscultation : toise, pèse-bébé, paillasse, stéthoscope, marteau à reflexes.

Dans la bibliothèque, quatre tiroirs métalliques fermés à clef pour les fiches médicales. Chaque fiche est un petit dossier contenant les résultats d'examens, les courriers, des nouvelles de patients reçues parfois longtemps après qu'ils ont quitté le quartier.

Hospitalisée en urgence, elle m'a chargée de la destruction de ses fiches après sa mort : « Les clefs sont tout bonnement cachées dans un pot à crayon. »

J'ai acheté une déchiqueteuse.

J'ai sorti les fiches en suivant l'ordre alphabétique. J'aurais dû les détruire directement. Je les ai prises une à une, nom, prénom, adresse, ...

J'ai ouvert le petit dossier plus ou moins épais, certains avaient été plus malades que d'autres, j'ai lu les lettres, vu les relations tissées avec les spécialistes, orthophonistes, kinésithérapeutes, radiologues, les remerciements des patients, tout son travail.

J'ai mis de côté quelques lettres émouvantes et certains dossiers de mes cousins et cousines, des fils de la gardienne, des voisins. Je voulais le leur donner, qu'ils aient la trace de l'attention qu'elle leur avait portée dans leur toute petite enfance, une époque dont ils n'ont aucun souvenir.

Ce docteur était ma mère.

LE CASSE-NOIX

SOPHIE-MARIE VAN DER PAS

Les ruisseaux serpentent, les libellules fragiles se posent sur l'eau noire. Les cailloux couverts d'algues donnent profondeur aux trous d'eau. Tout chante en Berry. Les pierres Jaumâtres dont parlait George Sand dégagent leur force tellurique, comme les grandes dalles de granit brut de l'immense cuisine.

Je n'avais pas franchi la porte de la maison familiale depuis dix ans. Sur la table de campagne un panier débordant d'abricots, juste cueillis du jardin. À sa droite un linge blanc plié, et plusieurs pots de verre. Le casse-noix à deux branches en évidence sur la pyramide d'abricots. Une nature morte digne de Chardin.

En l'apercevant, un petit bout d'enfance sucré me chatouille les narines et les parfums d'amande amère fixés dans ma mémoire me transportent devant la bassine à confiture. Arme bienveillante pour fendre les noyaux d'une seule pression sans broyer le cœur, je revois ma grand-mère s'essuyant les mains sur son grand tablier bleu avant de déposer un torchon immaculé sur la table, ébouillanter les pots tout en surveillant le pain de paraffine qui diminuait à ma grande surprise. La confiture chantait à petits bouillons, et debout sur une chaise, j'avais eu ce jour d'été le droit d'écumer les fruits d'or. La récompense suprême, je l'attendais. Plaisir rare d'une tartine de pain couverte de mousse dorée.

Le casse noix a vieilli, comme moi. J'ai l'âge de ma grand-mère. À mon retour, j'achèterai trois kg d'abricots pour préparer une belle confiture avec mon petit-fils.

INDÉCOLLABLE

ISABELLE MORINO

Elle a fait trois piles dont je connais la destination : elle emporte celle de gauche, celle de droite se destine à la benne et le tas du milieu pourra se vendre en ligne. Cet écrémage de ses biens scelle le dénouement d'un paquetage qui a valeur de grand voyage : l'entrée dans la vie de couple.

Sa chambre est à l'image de ses perspectives : une désertion en germe et des projets en ordre.

Par la fenêtre ouverte en grand, son passage ici tout entier semble vouloir se disperser. Son lit a une mine de reclus anémique. Les rayonnages de livres se résument désormais à des agrégats malingres.

Elle est encore si petite ma petite sœur, elle qui peint ses ongles en mauve et danse sur des B.O de comédies musicales. Je n'ose lui confier que la conjugalité peut confiner à un labeur épuisant de brutes. Peut-être qu'elle saura, elle, d'un gracieux coup de hanche, faire tenir joyeusement le hoola hoop de la vie à deux ?

A son chevet, comme hésitant à la veiller encore, quelques bijoux en toc attendent la vague du dernier tri. Sur le socle de sa lampe, il reste un chewing-gum. Pas une dragée entière, non : un reste âprement mâchouillé. Il porte la marque de quenottes qui savent recycler à l'envi. Il cristallise notre enfance ignorant l'abondance et le brillant du neuf. Il n'y a que nos dents de remplacement qui brillent aux angles de nos bouches aujourd'hui.

Son diplôme d'ingénieur en poche, ma petite sœur s'en va, mais je soupçonne d'autres chewing-gums mâchouillés de jalonner encore sa route.

LES CLOCHES

NICOLE SUZUKI

L'ancien chemin de halage est devenu une agréable promenade ombragée. Les grands saules pleureurs, penchés vers l'eau, ont un âge vénérable. J'arrive au pont. De l'autre côté de la Marne, apparaît la petite église blanche où se sont mariés mes parents. J'entends sonner les cloches. Trois coups. Je me souviens que mes parents avaient acheté un carillon de Westminster qui sonnait tous les quarts d'heure. Même la nuit. Pendant trois jours, nous n'avions pas fermé l'œil !

En rentrant de ma promenade, je prends dans ma bibliothèque l'un des agendas à la couverture noire dans lesquels ma mère consignait toutes ses dépenses au jour le jour. Mon père ajoutait parfois un bref commentaire. 1950. J'ai été malade. Le médecin a ordonné un « changement d'air ». Nous partons pour la Vendée. Ma mère note l'achat d'un maillot de bain et d'une paire d'espadrilles pour moi. Je tourne les pages. Beurre salé, galettes St Michel. On puisait l'eau à la pompe, dans le jardin. Mon père m'enseignait le solfège. La sieste obligatoire, je détestais ça. Après le repas, il fallait attendre trois heures pour aller se baigner (à cause de la digestion). Les cloches de l'église sonnaient tous les quarts d'heure. Enfin, on partait pour la plage !

J'arrive à la fin du mois. Sur l'agenda, trois portées avec une clé de sol et des notes. Je déchiffre la partition énigmatique. Et je reconnais la mélodie, toute émue. Au-dessous, une ligne, tracée de la main de mon père : « Les cloches de l'église de Saint-Jean de Monts » !

ISABELLE SLINCKX

Dès le hall d'entrée, ma maison d'enfance donne le ton avec ses textiles omniprésents. Des tapis d'orient chamarrés aux lourdes tentures bordeaux entourant la porte d'entrée en passant par les tapisseries dans leur cadre de bois aux murs. Murs eux-mêmes recouverts de tissu aux motifs de fleurs de lys couleur bronze dans l'entrée et turquoise uni dans le salon. Ils trahissent le temps qui a passé, décolorés de-ci, tâchés de-là, effilochés par endroits. La dame à la licorne trônant au-dessus de l'escalier en marbre surveille l'entrée, postée au-dessus de la rampe en bronze martelée.

Ma mère a une affinité certaine pour les châteaux Renaissance et la fibre textile. Un amour qui remonte à une lignée de femmes laborieuses, tricoteuses, crocheteuses, couseuses. Aux mains précises, persévérantes, expérimentées, cherchant à unir esthétique maison, utilité et récup, induite à l'époque non par des messages médiatiques mais par la nécessité.

Aussi loin que je me souviens, des bouts de fil colorés ont toujours jonché le sol, des aiguilles dangereuses se sont toujours retrouvées on ne sait comment au fond des tasses, sur le sol ou piquées dans des vêtements. Des pelotes entamées traînaient sur les meubles les plus improbables. Surtout celles de cette laine des moutons de l'Aveyron, unique, artisanale, aux couleurs flamboyantes, qui méritait un récit enthousiaste de leur origine entendu cent fois.

Tous ces fils, colorés ou invisibles nous unissent, qui tracent ma lignée.

LE BEAU BONZE

VIRGINIE DAUVERGNE

Au milieu de la nuit, il dort et elle explore. Mot élégant qui masque la réalité: elle fouille l'appartement de son amoureux. Toute nue sous le pull en alpaga céladon de son homme, c'est au salon qu'elle s'attarde. La bibliothèque de verre et d'acier retient toute son attention. Un bol chantant jouxte le D.V.D du film «Sept ans au Tibet». Il lui a raconté son voyage au Bhoutan en solitaire, avec pour compagne sa fidèle moto Daimler. «C'est vraiment un sage, pense-t-elle, un moine bouddhiste en civil. Je vais l'appeler mon beau bonze».

A l'angle du couloir, de longues palmes se dressent. Elle n'en a jamais vu de cette taille, sauf dans les films. «C'est le matériel d'un apnéiste hors pair. Mon grand bleu.»

Cinq étagères sont consacrées aux livres d'Histoire. Elle partage cet intérêt avec lui. Avec huit volumes, la part belle est faite à Alexandre-le-Grand. Elle adore ces livres avec toutes leurs cartes explicatives. «Et s'il avait été Alexandre dans une autre vie? Il a tant en commun avec les bustes du conquérant: les dimensions parfaites, le nez droit, aquilin et la tête légèrement penchée sur la gauche sur un cou viril. Bien sûr, il a été Alexandre. Mon roi macédonien, mon demi-dieu.»

Tout sourire, elle retourne dans la chambre et se love près de son héros.

Une question tourne en boucle. «Vais-je être à la hauteur?»

ENTRE-DEUX

PATRICIA LIVOIR

Je découvre ta pipe posée sur un rayonnage de la bibliothèque, la tige en bruyère est particulièrement longue sur cette forme car la fumée va davantage se refroidir et arriver plus fraîche. Les sens du passé s'éveillent, l'odeur du tabac anglais perdure dans mes souvenirs. Les pièces de la maison gardaient les traces de ton passage, les effluves se dissolvant dans l'espace pour ne laisser qu'une douce amertume.

Quand tu lisais le journal, tu tirais la fumée à petites bouffées, tu soufflais légèrement dans le tuyau pour entretenir le foyer. Le journal terminé, tu vidais la pipe, la laissant refroidir et la glissais dans ta poche. Cette pipe, une histoire entre nous, un voyage au cœur de nos vies, une quête inachevée de présences et d'absences. Recouvert de poussière, au fond de la bibliothèque, le cliché d'un jeune musicien au milieu d'une fanfare, culottes courtes, chaussettes tombantes qui tient d'une main un triangle suspendu à une corde et semble le frapper de l'autre main à l'aide d'une tige métallique.

Je ne t'ai jamais imaginé enfant. J'avais l'impression que tu étais né adulte. Ton air grave et ta voix paisible y participaient.

Une autre photo d'à peine hier, la géographie de ton visage me ramène les mouvements familiers de tes expressions : les sourcils broussailleux qui se tendent, le bleu de tes yeux au bord de la rêverie, la marche rapide, toujours sur le départ, les mains fines aux veines apparentes, habiles à réparer les brèches de mon univers.

SOMMAIRE

J. Auger, La Pie
Monique Bertaut, Poussières
André Cantor, Enfance
Vincent Caumont, La chambre
Virginie Dauvergne, Le beau bonze
Maly Lagarde-Larrieu, Bourrasque
Patricia Livoir, Entre-deux
Inenkov, Penthouse
Isabelle Monforte, 17 rue Dézobry
Isabelle Morino, Indécollable
Emmanuelle Patte, le cabinet médical
Michèle Peyrat, Embrasses
Sophie-Marie Van der pas, Le casse-noix
Nicole Suzuki, Les cloches
Isabelle Slinckx



L'INVENTOIRE
La revue littéraire d'Aleph-Écriture

LE 17 FÉVRIER 2025